

K.O.

HECTOR MATHIS



K.O.

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2018
ISBN : 978-2-283-03148-3

À Jocelyne et Roland



Me voilà bien seul, maintenant. Ici le froid dévore tout. Le vent flotte et la lumière s'épuise. Drôle de rempart au désenchantement, le domaine. Peut-il encore lutter ? Avec ses illusions, ses écorces qui se mêlent à la rouille pour faire juter l'imagination. J'aperçois le château au loin, taillé dans la colline, solide, attirant. Pas à pas je m'éloigne du chemin de terre sans le quitter des yeux. Je m'abandonne aux rêvasseries. Je pense à la musique, à la littérature, je n'ai plus que ça dans l'estomac. J'agite une pensée de fortune. Ça sera de plus en plus difficile pour ceux qui voudront se mettre à écrire. Ils se préparent une marelle sur des cendres. Écrire ou baver ! Même pas terminé le premier que je voudrais en entamer d'autres, des

bouquins. Affamé que je suis. L'air du château me donne envie d'avaler les pages. Me goinfrer jusqu'à la nausée. Bouffées délirantes. Même malade, un œil sur le carreau, le reste qui menace de foutre le camp, j'en veux encore des paragraphes, caractère cinq, illisibles, à tout remplir, de mauvaise foi, de féeries puis de goudron fumant ! Du mot qui s'étale partout, qui grignote les pavés, les couvertures. Du mot qui coule, qui gueule, qui jouit jusqu'à la douleur. À tordre la fiction jusqu'au monde. Démence ! Les châteaux ça me dérègle complètement. Faut dire que celui-là c'est un surprenant. Dressé dans la nuit comme un pachyderme lithique. Ce que je suis bien, de l'autre côté du miroir... Dommage que je ne puisse pas dormir au château. Peu importe. Aux bordures du petit bois existe une cabane avec de quoi passer la nuit. Il s'y trouve des couvertures, un vieux matelas, et même une petite cheminée bricolée par le garde-chasse. Le tout est poussiéreux, humide mais habitable. Ici les autres n'auront jamais idée de chercher. Leur territoire s'étend jusqu'au

moderne, jamais au-delà. Le fantastique leur est étranger. Je vérifie rapidement dans mes poches que j'ai bien la petite boîte. Je ne m'en sépare plus. C'est une petite boîte dont je dépends entièrement. La voilà, bien au fond de ma doublure. Je poursuis alors ma route. En m'approchant de la cabane j'entends grommeler. Une voix étonnamment placée. Tantôt fragile, puis volontaire, déterminée et à nouveau tremblante. Je recule de quelques pas pour mieux distinguer la petite cheminée. De la fumée s'en échappe. Ce n'est sûrement pas le garde-chasse, il joue aux cartes à cette heure-là. Ça fait bien longtemps qu'il ne s'aventure plus jusqu'à la cabane le soir, il n'a plus l'âge des marches nocturnes. Je tends l'oreille. Ça remue, ça grogne, ça tousse à l'intérieur. Ça glaviotte en claudiquant. Attention ! La nuit on croise d'étonnantes créatures. Des monstres hallucinés, bouffis de chagrin ou bien de colère. On n'est jamais assez méfiant avec eux. Même blessés ils restent tout entiers disposés au drame. Silence. Plus rien ne semble s'agiter. J'attends. J'ai peut-être

affaire à un attentif. Toujours rien. Ah ! Voilà que j'entends vibrer quelques notes. Un souffle brut qui fait comme une mélodie. Ça ressemble à de la trompette. Ou bien du cornet. Non, c'est plus enroué, plus plaintif. C'est un saxophone, aucun doute. Quelqu'un joue, s'arrête, reprend du début, encore, et s'interrompt pour tousser, avant de recommencer. C'est un swing qui démarre en trombe mais qui se noie aussitôt. Encore un essai, puis plus rien. Plus de musique. Des grognements terribles et le plancher qui grince. Prudemment je m'approche de la porte, sans un bruit, léger, presque à l'arrêt. J'ouvre. Un petit homme voûté fait les cent pas dans la cabane. Mains dans le dos. Il ne lève pas même les yeux en m'entendant entrer. Gilet déchiré, pantalon gris trop long et trop large, un lacet faisant office de ceinture ; je me remémore l'étonnant personnage. Sa tronche dessinée au Criterium, ses pommettes de mal-nourri, ses narines figées de fureur, ce visage râpeux, ridé en tout point, c'est bel et bien Archibald. Clochard farfelu et délirant qui

bafouille des prophéties devant une gare de la grisâtre depuis que j'ai l'âge de prendre le train. Je ne sais pas bien comment il s'appelle. Personne ne sait vraiment. Mais Archibald lui va tellement bien. Archibald ! Le fameux, le magnifique ! Si le lyrisme avait un chevalier servant ce serait lui. Baroudeur de l'exagération. Torpilleur de Midas, tout à fait formidable au contact de la boue.

Il ne me jette pas un regard, ne m'accorde aucune attention, il cause, il ne fait que ça. Je le soupçonne, je le devine. Il se sait observé, il joue de ma présence, indifférent, il veut m'en faire douter. C'est un filou, il veut passer pour fou, voilà son jeu. Il guette du coin de l'œil pour voir si j'écoute toujours. « Z'ont pas hésité une seconde, zim zoum zam ! M'ont sorti d'ma chambrette ! Ça rigole pas les propriétaires ! Euch ! Euch ! Z'ont tout fait pour m'virer. Jusqu'à fourrer des cafards dans mon oreiller, sans blague ! C'est des foutus salauds de conspirateurs ! Des scélérats ! Je les revois me citer le code du proprio. Me répéter sans cesse qu'ils sont

dans leur bon droit. Bon droit, mon cul ! C'est que ça leur file une trique pas possible d'être dans leur bon droit ! Popopom, tranquillement ils font leurs calculs, ils s'arrangent... La morale, rien à foutre ! Ils peuvent tout s' permettre quand ils sont dans leur saloperie de bon droit. Oh ça oui ! Jusqu'à vous piétiner. Euch ! Euch ! Je l'ai acceptée moi, leur bicoque. C'est pas tout l'monde qu'aurait dit oui pour payer ça. Oh que non ! On rend service et voilà ce qu'on récolte, nom d'un chien ! Foutus salauds de rentiers ! Bourgeois crapauds dégueulasses ! Fuuumiers ! 'Vec la porte d'entrée que j'suis parti ! Et toc ! Puis les fenêtres, et comptant ! J'ai laissé qu'les murs, qu'ils se débrouillent avec ça ! Une bicoque sans porte et sans fenêtres. Vont avoir un joli mois de décembre ! Enfin... Je m'emballe mais au fond... J'suis mieux ici, dans mon domaine. Là, c'est l'salon d'hiver. 'Vec cheminée et couvertures en cachemire. Asseyez-vous, je vous en prie. Je m'demande comment j'ai tenu là-bas. Vous n'auriez pas un mégot par hasard ? Croyez-moi la pierre c'est un sacré

business. Un business de malfaisants, de grossiers, je vous assure ! Entière la clope ? Merci bien. Monsieur est généreux. Euch ! Euch ! Ah, les foutus salauds. À peine le temps d'ouvrir les recommandés que les gros bras débarquaient déjà. J'avais jamais vu autant d'huissiers. »

Le plancher grince, gémit, craque sous ses pas. Aller, retour, encore un, puis un autre. Il marche et il vocifère, son corps s'articule pour la tirade. « Sans rire ! Z'étaient prêts à tout pour récupérer la piaule. Oh oui ! Un marquis que j'suis ! Faut m'traiter en tant qu'tel, nom d'un chien ! Archibald, vicomte de la campagne parisienne ! Non, non, non... Grand-duc ! Ou saint patron même ! Voilà, saint patron. Asseyez-vous, la demeure du saint patron est la vôtre. Mais, j'y pense ! Tototot' ! Vous n'êtes pas propriétaire au moins ?! Ça m'frait mal. Que des locataires, ici ! Pas d'proprios, pardi ! C'est marqué sur la porte. Quoi ? L'écriteau ? Eh bien je m'en vais l'clouer d'ce pas ! » Il ne semble pas me reconnaître, l'invective le parcourt jusqu'aux dents. « Foutue

tyrannie du loyer ! Trêve hivernale mon cul ! Mes affaires... Mes petits papiers... Oh là là... Z'ont disparu pour toujours... Envolés 'vec les courants d'air. Et ma toux ! Cette vilaine toux qu'en finit plus ! Euch ! Euch ! Regardez-moi ça ! Euch ! Euch ! C'est une très mauvaise toux ça ! Je la traîne à cause de l'humidité de leur foutue saleté de bicoque. Dans quel état j'suis, maintenant ! Écoutez-moi cette toux. Euch ! Rendez-vous compte... Euch ! Euch ! Je vais vous dire une chose : c'est une sale race les proprios ! Les exterminer qu'il faudrait ! Je les chasserais moi, fusil à l'épaule, comme des perdrix. Panpanpan ! Si j'avais pas cette mauvaise toux... » Il gesticule, fanfaronne, me fabrique des petits théâtres à main levée. Archibald n'est pas plus cinglé que n'importe qui, mais il la laisse jouer en plein jour sa folie, voilà tout. Il ne lui a pas attribué de placard ni d'horaires de sortie, elle est libre, tout à fait libre. Je ne connais pas plus honnête. Pas plus sincère que lui. C'est un vestige Archibald, il disparaît peu à peu dans le nouveau siècle. Il coule et se dilue

tout doucement. Le génocide des croque-poussière a commencé, lentement. Bientôt plus personne n'échappera à la bourgeoisie. Tout le monde en sera. Le genre humain entier. Tous bourgeois ! Bourgeois classe moyenne, bourgeois crève la dalle, mais bourgeois tout de même. Plus de distinctions, gommées, pulvérisées, une seule culture avec tout à l'intérieur, l'académique et l'exotique, les lumières pour les cocktails, des chansons de canailles pour le divertissement. La modernité, quoi ! Les boiteux fascinent les rassasiés parce que ça fait bien de clamer que la vérité se trouve dans la misère, ça fait mieux, ça fait humble. Des croque-poussière il n'y en a bien sûr plus tellement, ils seront bientôt bourgeois comme les autres, grâce à la fin du langage. Les images sont beaucoup plus parlantes, immédiates, pathétiques, catégoriques. Supprimée la nuance ! À feu doux la littérature. Tout doucement carbonisée. Substituée par le discours intérieur, le livre qui ne dit plus rien, ni du monde ni de l'époque. Assis sur la seule chaise d'Archibald, j'observe la pièce. Des

conserves poussiéreuses, une bouilloire cabossée, une casserole et un réchaud. À peine de quoi entretenir un mourant. Archibald allume son poste radio, c'est son moment d'accalmie, le break dans le soliloque. L'antenne cherche un signal. 95.7, 98.2... On ne perçoit que des grésillements, des bruits hachés, des voix lointaines et déformées. Les chiffres s'affolent. 101.3, 104.5, 88.7... Elle stoppe net. Voilà du jazz ! Ça balbutie d'abord, le signal est brouillé. Puis la musique devient claire, audible, puissante. Une rythmique effrénée s'empare de mon estomac. Comme ça, d'un coup ! Tout dans le ventre se soulève. Ça emporte tout ! Les mains du pianiste courent sur les touches comme des dératées. La trompette maintient l'urgence avant de disparaître dans les graves. La contrebasse swingue en hoquetant des battements de cœur. Bémols et dièses dégringolent pour s'éclater dans les haut-parleurs. Cymbales ! Caisse claire ! Fantastique ! La trompette crève la chaleur du rouge à nouveau. Y a du jaune partout. Les aigus gueulent comme mille klaxons. Ça sent le

cuivre. Le clavier subit percussion sur percussion. Dérapages et crissements de notes. Ça fait rugir des cylindres imaginaires. L'incroyable bœuf s'empare de la cabane. Quel retentissement ! De nouvelles trompettes ! Encore ! Le désespoir se jette contre les murs. Le piano est en crise d'épilepsie. Les deux mêmes notes se convulsent tour à tour une centaine de fois en quelques secondes. Même le saxophone beugle et frise avec les trompettes dans une dissonance de folie. Jaune, rouge et noir entrent en collision puis explosent à mille reprises. Je respire la sueur, la tension des musiciens, les muscles tirés sur la longueur. Proches de la rupture. Autant que les notes vrombissantes qui me frôlent comme une tonne de métal broyé, projetée à pleine vitesse. Les étoiles se mélangent en accords trépidants. Quel souffle ! Du bleu maintenant ! Le jaune ne s'arrête plus et se répand sur tout. Planètes, briques, odeurs, des égouts jusqu'à Saturne. Ça continue, ça n'arrête plus de couler, de rejaillir. Voilà du jazz ! Pour une musique, ça alors ! Elle propulse mes entrailles sur

les quatre murs. Ça brûlerait presque. Les pensées filent puis se fondent dans le jazz elles aussi. Comme le reste. Bouilloire, conserves, matelas, couvertures et réchaud. Les instruments éventrent les flaques. Les aiguilles frémissent sur le petit poste. Et l'impro se poursuit de l'autre côté. Tellement de sons, de notes et de couleurs qui plongent dans mes tympans. Ça m'éclabousse, ça m'électrise, j'en frissonne. Archibald est un délicat, il ne fait pas le moindre mouvement pendant le morceau, il évite tout parasite, il laisse la cabane entière aux musiciens, prenez tout, emparez-vous du bois, de la tôle, faites résonner la cage, c'est ce qu'il a l'air de dire. Nos carcasses ne sont que caisses de résonance. Au service du jazz. Le morceau se termine, la speakerine reprend l'antenne, voix cassée, suggestive, prometteuse. Archibald coupe net la radio. « Z'en ont pas marre leurs animatrices de tout couper comme ça ! Merde alors ! » Quel morceau ! Encore une preuve que la grâce est dans le désespoir. Grammaire fabuleuse et retentissante du désenchantement.

Archibald reprend le combat. « “La capitale c’est un cache-tout ! disait mon père. Ici y a qu’à voir, on peut rien dissimuler, ni la misère ni l’agonie”, qu’il ajoutait tout le temps ! Ah ça, il avait pas tort. La capitale, la capitale... Si ça nous fait quoi qu’ce soit c’qui s’passe à la capitale ?! Y a rien qu’des tricheurs, des plaintifs et des geignards, là-bas ! Ils réclament et nous on subit ! Merde alors ! Des projets y en a qu’pour eux ! ‘Vec leurs tramways, festivals, allées piétonnes, leurs conneries ! Bientôt on aura plus l’droit d’y foutre les pieds ! Et toc ! Les gens déraillent, courent après l’fric, après l’temps. Moi c’est fini. J’suis un vieillard, je mange peu et j’ai besoin d’rien. Mais je vois bien. Tout de même, j’vois bien. » Il a raison. Tout cela s’étire comme une toile. Paris gloutonne ! Qui gagne du terrain, engloutit la proche banlieue, la transforme en paradis pour larmoyants. Il faut les voir, les Parisiens, consommer le reste du pays. Les banlieusards deviennent leurs nourrices, leurs domestiques, font leur ménage, sortent leurs clébards et gardent leurs mômes.

Jusqu'à la crotte au cul qu'ils les nettoient, les enfants des Parisiens. La banlieue piétine peureusement, recule de plus en plus loin. « Bientôt l'exode ! J'serai crevé avant ! Dans mon bazar, foutu pour de bon. Et zoum ! Jamais j'foutrai l'camp d'ici autrement qu'sur un brancard, entendons-nous bien ! Ils en font des kilomètres de cette foutue ville, les pleurnichards ! Ouin ouin, la pollution ! Ouin ouin, les espaces verts ! Ouin ouin, les boutiques fermées l'dimanche ! Parce que ça leur va plus il faut qu'ils nous emmerdent ! La différence avec nous j'veis t'la dire, moi ! Oh oui ! Je te tutoie, tu permets ? La différence je te dis, c'est qu'ils n'ont pas souffert. Pas assez. Quand moi j'veux juste mourir tranquille, les voilà qui tentent une percée vers chez nous. Faudrait qu'ils arrivent au bout de leur cochonnerie de ville, tout au bout, comme ça ils auront plus que des amusements ! Rien qu'des amusements à perte de vue ! C'est ça qu'ils cherchent ! Pleurnichard se fait des nœuds pour l'tiers-monde ! Oooh ! Pleurnichard pense, pleurnichard se cultive, pleurnichard est pas d'accord. Pleurnichard

condamne ! Ouuh ! Et maintenant pleurnichard est triste, alors pleurnichard cherche le grand amusement qui le remplirait de toute la joie que les cocktails et les encanailleries lui ont pas donnée ! De plus en plus de pleurnichards chercheurs, aujourd'hui. Chercheurs en bien-être. Chercheurs en quotidien. Chercheurs en pleurnicheries. Aaah ! Les belles cartes de visite que ça va leur faire ! Chercheurs en pleurnicheries ! » Quand il s'interrompt, c'est pour tirer le plus longtemps possible sur la cigarette. Il inspire jusqu'à faire crépiter le papier, la fraise est rouge pétard à chaque latte. Puis il s'arrête et s'assied sur sa paille, le regard flottant. L'artichaut ! J'en vois le cœur, maintenant. Voilà que sa folie s'emploie aux confidences. Tout tremblant qu'il est. Ému jusqu'aux rides. Il me dit qu'il a vu tous ses rêves tomber à la renverse, tout ce qu'il pensait devenir, l'idée qu'il se faisait de son existence en somme. Qu'il a confondu le désir et l'intuition. Il se croyait promis à une belle trajectoire, musicien, saxophoniste reconnu, sur scène jusqu'au dimanche, jouant,

trépignant, bandant sur les routes du monde, tout entier dans le jazz, plongé dans le son jusqu'à l'évanouissement, éjaculant, pissant du haut de ses solos sur des conservatoires à ne plus savoir qu'en foutre. Et voilà qu'au lieu de ça il attend la mort. Toute sa cabane est agencée pour la recevoir. Tout est prêt. En ordre. Plié, repassé, signé. Pour sa fille, la lettre. Sa fille qu'il n'a jamais vue. À qui il fait transférer la moitié de ses allocations tous les mois, sans savoir à quoi ressemble la petite, sans connaître son timbre de voix. Il fatigue car il se sent lourd, tout à fait pesant. Du passé par-dessus les bras, chaque fois qu'il en fiche à la porte, qu'il en pousse par la fenêtre, il s'aperçoit de la masse qui reste, qui grimpe, le tire, le courbe, le réveille, le grignote en continu, semblant ne jamais faiblir, toujours épaisse, identique à la minute d'avant, debout, fidèle, dégoûtante. Tellement qu'il n'en chiale même plus. « La vie c'est une chienne. J'aurais préféré pas les avoir ces maudits désirs ! Toujours aller au mieux, finalement tout encore pire. Et vlan ! Quelle énergie j'ai dépensée ! Quel

gâchis, au fond... Mais j'suis préparé. Intégralement ! Les moindres détails administratifs sont réglés, j'ai tout rédigé à la main. Euch ! Euch ! Y a plus de raison de tarder. Oh ça non ! Plus aucune raison. Mon saxo ira à la p'tite, c'est mieux comme ça. Mieux qu'une photo. Mieux qu'la tronche d'un inconnu rasé à l'envers, d'un foutu salaud malfaisant sur sa table de nuit. C'est bien mieux le saxo. Si elle veut penser à moi, je veux dire. Si elle souhaite se faire une idée, même fausse. Je préfère que ça tourne autour du cuivre. Euch ! Oh ça oui. Je préfère qu'elle se fasse une sorte de musique rien qu'à elle. Les photos c'est tout plat, les photos ça rabaisse tout. » Les braises se blottissent les unes contre les autres. Archibald remue le charbon, l'oblige à se regrouper puis remet une bûche pour la nuit. Il me lance une couverture. Je n'ai pas sommeil. Une rasade de rouge, il crache bruyamment, tousse, puis s'allonge sur le côté, la figure collée au matelas. Je me demande bien comment apparaissent les poches gigantesques qu'on observe sous les yeux des attristés. Il ne faut pas attendre

bien longtemps pour qu'il cède au vin. Il ronfle, les yeux ouverts. Il ne m'a pas l'air taillé pour l'époque un seul instant, épuisé par le siècle, la musique entre lui et le monde. Voilà une drôle de fée, tout de même !



Personne ne viendra me chercher ici. J'ai disparu de l'hystérie. Évaporé. Je me suis tiré pour de bon. Je n'avais pas tellement le choix. Désormais convaincu qu'il n'y a rien d'autre à faire que s'extraire complètement de l'agitation. Du festif comme du macabre. Le feu chuchote encore, il murmure des berceuses. Archibald est tout au fond du songe. Et moi l'entre-deux me gagne. Les paupières sont lourdes. J'ai tout dans la caboche. Des pellicules à n'en plus finir. Les événements. Le départ pour la grisâtre. Je devrais dire le retour. La lumière, les sons, le bazar entier. Foutu bazar ! C'était un soir agréable, le soir où j'ai foutu le camp. Vagabond, j'avais trouvé un lit chez la même Capu depuis une bonne semaine. Elle avait cet appartement

pour le mois, ce soir-là était le dernier. Trente et un jours pile. Un ami d'un ami qui lui avait laissé pendant qu'il était en voyage. C'était le temps qu'elle trouve un travail et une adresse à elle. On ne savait pas ce qu'on ferait après, mais on s'en foutait pas mal. Faut dire qu'elle me tenait par le bout du cœur, la même. Même qu'on s'était fait des amourettes sous la pluie, à marcher jusqu'aux premiers mètres, rougissants, spontanés de la tête aux pavés, retournant ensuite chacun à son gagne-pain, jambes lourdes et recommençant malgré tout le soir même. Nous parlions musique, danse, étalions nos goûts, caressions nos enthousiasmes. Si bien qu'on s'est mis à plus y aller du tout, au boulot. À la place on marchait toute la journée dans les rues. Enfin ce soir-là nous jouissions du toit. La saison était froide et la même Capu redoutait les grands rhumes. Nous étions deux, heureux comme on peut l'être quand on cavale dans la rencontre. Assis, presque au chaud. Le temps que les grille-pain s'allument. C'est alors que la ville s'est hérissée. Toutes aiguilles dehors !

Les sirènes se sont mises à s'égosiller. Le silence crevé, éventré comme une toile. Y avait des hurlements, perçants, déchirés dans les cordes. Avant même de sortir. Avant même d'être au monde. Des cris éclataient contre la pierre et le béton. Coups de feu, bagnoles à toute berzingue. On s'est d'abord demandé si ce n'était pas des gamins, puis on a dû se rendre à la fenêtre. On n'y voyait rien, mais les coups de feu, ça, je les reconnais toujours, suffit d'en entendre un pour avoir l'oreille familière à tout jamais. Les rues sont étroites dans ces quartiers-là, intimidées par les façades qui n'en finissent pas. L'écho rebondit, résonne, avertit, se joue des distances, trompe l'instinct. Encore des coups de feu. Et des cris. La guerre. La saloperie de guerre en terrasse, en dégradés de rouge et en lambeaux de civils... Déchirures en accordéon. La grande fête foraine des horreurs en plein Paname. Partout la couleur des cauchemars. Pour remplacer la nuit. Pour remplacer le silence. Odeur de mort. La vulnérable était prise d'une crise incroyable. Paris, tétanisé de conscience !